Histoire des religions.

José María Blázquez, *Religiones, ritos funerarios y creencias funerarias de la Hispania prerromana* (Colección Historia Biblioteca Nueva) : Madrid, Biblioteca Nueva, 2001, 349 pages.

Ce volume prend la suite du recueil d'articles du même auteur, *Religiones en la España antigua*, paru à Madrid en 1991 et dont nous avions rendu compte aux pages 374-375 du tome 72, 1992, de la *R. É. L.* Comme le précédent, il rassemble des textes qui datent cette fois des années 1990 à 1999 (plus deux dont la date de parution n'est pas indiquée). L'intérêt de ce genre de publications est de regrouper des contributions jusque-là dispersées dans le temps, et dans diverses revues ou colloques souvent difficiles à se procurer hors de la péninsule ibérique. Nous mentionnerons donc le titre et la date de chacun de ces vingt-deux textes.

Dans la première partie du livre *(Religiones turdetana e ibera)* figurent six titres allant de 1990 à 1998. Le plus ancien est *Algunos aspectos de la religión ibérica* (p. 69-94). *El enigma de la religión tartésica* (p. 15-32) date de 1993, et *El período orientalizante en Tarteso y en Etruria. Semejanzas y diferencias* (p. 33-54) de 1995. Les trois autres sont de 1998 : *Últimas aportaciones al conocimiento de los dioses ibéricos. Monumentos funerarios* (p. 55-68), *Música y danza en la religión de los pueblos prerromanos de la Península Ibérica* (p. 95-104), *Familia y religión entre los pueblos prerromanos de la Península Ibérica* (p. 105-116).

La seconde partie du recueil *(Religiones indoeuropeas)* comprend neuf textes qui s'échelonnent de 1992 à 1999. Le plus ancien est *Religión y sociedad en las*

inscripciones de Salamanca (p. 133-142), le plus récent *Los cultos sincréticos y su propagación por las ciudades hispanorromanas* (p. 223-241). De 1995 date une courte note sur *La formula « diis et Deabus »* (p. 205-208), de 1996 *Algunos dioses hispanos en inscripciones rupestres* (p. 193-203), de 1997 *El culto a las aguas en la Hispania prerromana* (p. 119-131). Les quatre autres textes se présentent sous la forme de commentaire d'ouvrages récents : *Últimas aportaciones a las religiones prerromanas de Hispania* (p. 133-142) date de 1992, *Religiones indígenas en la Hispania romana* (addenda et corrigenda) (p. 161-185) de 1996 ; de 1997 provient une note bibliographique sur *Últimas aportaciones a la religión de los Celtíberos* (p. 187-191), et de 1999 *Últimas aportaciones a las religiones indígenas de Hispania : cuestiones a propósito de la religiosidad celta* (p. 223-241).

Sept textes récents composent la troisième et dernière partie *(Creencias y ritos funerarios en la Hispania prerromana)* : *Posibles precedentes prerromanos de los combates de gladiatores romanos en la Península Ibérica* remonte à 1994, tandis que deux articles sont de l'année 1995 : *Simbolismos funerarios, toros y retratos en la Hispania antigua* (p. 303-314) et *Arte provincial de la Hispania romana : estelas de Lara de los Infantes (Burgos)* (p. 325-337). *Carácter sacro y funerario del toro del mundo ibérico* (p. 245-276) date de 1997, *Culto al toro, caballos y banquetes funerarios en la Hispania antigua* de 1999. Les deux derniers textes sont *Estelas funerarias con imágenes de toros* (p. 277-289) et *Estelas funerarias con retratos* (p. 291-302) ; il s'agit des contributions de José María Blázquez et María Pilar García Gelabert au *V Congreso internacional de estelas funerarias* (dont la date de parution n'est pas mentionnée).

Comme on le voit, la provenance de tous ces textes est indiquée (en fin de volume), et l'auteur précise dans le prologue qu'il s'est résolu — à l'instigation de ses collègues et amis — à mettre à jour la bibliographie de ses articles. Il doit en être remercié, un tel travail (qui n'est malheureusement pas toujours réalisé lors de la réédition de livres ou d'articles déjà parus) augmentant beaucoup l'intérêt de celle-ci. Soulignons aussi que le format et la typographie de l'ouvrage permettent une lecture aisée, ce qui n'est pas toujours le cas pour les éditions bon marché. Seul regret, l'absence d'illustrations ou de cartes dans un volume d'articles d'archéologie, et consacrés à la péninsule ibérique.

Nicole Dupré.

Ittai Gradel, *Emperor Worship and Roman Religion* : Oxford, Clarendon Press, 2002, xvi-398 pages, 12 figures.

Le livre touffu et novateur d'I. Gradel n'est pas une monographie historique exhaustive, retraçant la naissance et le développement du culte impérial dans l'Occident romain. Son champ d'investigation se limite à Rome et à l'Italie. Ne sont pris en compte ni les cultes provinciaux d'Occident, ceux d'Espagne ou de Gaule (la Tarraconaise, l'autel de Lyon), ni l'Orient grec. Son propos est de répondre à la question, capitale, il est vrai : comment les Romains de l'*Vrbs* et de l'Italie, cœur de l'empire, concevaient-ils, honoraient-ils la divinité du prince ?

Hardi, volontiers iconoclaste, I. Gradel ne craint de réfuter ni les thèses en vigueur, ni les autorités scientifiques les mieux établies : L.R. Taylor, Th. Mommsen, A. Degrassi. Son ouvrage, en douze chapitres, part des antécédents du culte impérial (les précédents républicains, César), puis étudie les fondations augustéennes et leurs développements, pour s'achever sur une longue analyse de

110 pages (qu'il eût été aisé de scinder), consacrée au culte des empereurs morts et à la catégorie théologique particulière des *Diui*.

L'enquête d'I. Gradel part de trois considérations. L'incompréhension des modernes devant le phénomène du culte impérial vient de nos préjugés chrétiens, imbus que nous sommes de la transcendance divine et de la séparation radicale entre l'homme et Dieu, ou les dieux. Par ailleurs, la recherche s'est focalisée, à tort, sur le culte public, faute de distinguer suffisamment entre culte public et culte privé, et d'accorder à ce dernier l'importance qu'il mérite. Corollaire de la proposition précédente, la science moderne se préoccupe surtout des *Diui* ; le Romain de l'antiquité, de l'empereur régnant.

Fort de ces trois principes, I. Gradel aboutit aux conclusions suivantes, maintes fois exprimées dans son livre, et que je présente en bloc, comme autant d'articles de foi. 1° Nous, modernes, imbus d'idées monothéistes et judéo-chrétiennes, dissocions le religieux et le politique, Dieu et César. Pour les anciens, la différence entre les dieux et les hommes n'est pas de nature, mais de degré. C'est une différence de pouvoir. Celui des dieux est absolu, sans limites. Celui des princes également ; ce qui est une raison suffisante pour leur conférer les mêmes honneurs qu'aux dieux. Il est normal, non pas qu'un prince soit dieu, mais qu'il soit honoré en dieu. 2° Auguste a, de son vivant, reçu des honneurs divins partout à Rome et en Italie (cf. Tac., *ann.* 1, 73). De même pour ses successeurs. Ces honneurs sont municipaux ou privés (y compris le culte des *compita*). À Rome, ils n'émanent pas de l'État. Ils s'adressent à l'empereur lui-même, directement, et non à son *Genius* (ce qui est la thèse classique, celle de L.R. Taylor). Rares sont les dédicaces au *Genius Augusti* (réunies dans l'Appendice 2) : elles émanent d'affranchis impériaux, d'esclaves, de clients. Les mêmes hommages, venant d'hommes libres, à plus forte raison de sénateurs, exprimeraient leur dépendance. Traiter l'empereur en dieu est normal et va de pair avec le pouvoir ; le traiter en maître, quel comportement dégradant pour un noble sénateur romain ! Auguste n'a refusé aucun de ces honneurs privés, municipaux, provinciaux. Ce qu'il a écarté, c'est le temple public, le culte d'État, disqualifiés par le précédent malheureux de César, *Diuus* de son vivant, et assassiné. 3° *Le numen* impérial n'est pas mieux représenté. I. Gradel rejette, à juste titre, la restitution des *Fasti Praenestini*, *N*[*umini Augusti*], communément admise (Th. Mommsen, L.R. Taylor, A. Degrassi). S'il a raison de lire non pas *N*[....], mais *M*, l'*ara numinis Augusti* de Rome, due à Tibère, n'est qu'un fantôme de la science moderne. Restent les deux cas, tout à fait particuliers, des autels de Narbonne et de Forum Clodii : le *numen Augustum* signifie la divinité d'Auguste, honoré loin de Rome comme un dieu. Rien de plus. 4° À quoi répond le culte des *Diui* ? I. Gradel oppose la magnificence de ses manifestations extérieures (temples somptueux, protocole et cérémonial de la *consecratio*, flamines, *sodales*) et l'inanité de leur pouvoir. Autant l'empereur régnant, qui a un pouvoir énorme, est un protecteur efficace pour les habitants de l'empire, autant les *Diui* sont le vestige vide de sens du passé. Selon une terminologie qu'on souhaiterait plus claire, I. Gradel oppose divinité absolue (la transcendance du Dieu unique) et divinité relative (la hiérarchie des hommes et des dieux). Le nouveau *Diuus* est reconnu par le sénat, non comme dieu, mais comme dieu *de l'État romain*. Pourquoi *diuus*, plutôt que *deus*, choix qui remonte au vivant même de César ? Les *diui*, pour Varron, auraient toujours été dieux ; les *dei* sont des hommes devenus dieux. N'est-ce pas accorder beaucoup à l'influence du théologien ? Et le culte des *Diui* n'aurait-il, en dernier recours, d'autre valeur que didactique, comme exemple offert à leurs successeurs, ce qui ne vaut guère que pour les Antonins ?

I. Gradel scrute avec la même attention les textes littéraires, les inscriptions (jusque dans leurs restitutions hasardeuses), les monuments figurés, en particulier

les représentations d'apothéose et le rôle de l'aigle. De son livre compact et dérangeant, qui aurait pu être allégé de maintes répétitions, qui bouscule bien des idées reçues, je ne puis donner ici qu'un bref aperçu. Le lecteur francophone qui dépouille la copieuse bibliographie déplorera l'absence de grands noms : J. Bayet, G. Dumézil (le *numen* !), la thèse de J. Beaujeu, celle de P.M. Martin, le livre bien connu de Cerfaux et Tondriau, d'autres encore, y compris R. McMullen. I. Gradel est de ceux qui croient que jamais, même dès ses premiers temps, la religion romaine ne fut exempte d'influences grecques. Autre affirmation téméraire : le IIIe siècle aurait rejeté les dieux traditionnels au profit de nouveaux dieux (les cultes orientaux). Le culte domestique des Lares n'est pas non plus un culte d'esclaves : il est, dans l'*Aululaire*, assuré par la propre fille d'Euclion, et Tibulle invoque ses *patrii... Lares* (1, 10, 15). Le livre fait justice de nombre de nos préjugés. Il reste, pour apprécier pleinement la solidité de ses conclusions, à les soumettre à l'épreuve du temps.

Jacqueline Champeaux.

Laurent Bricault, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IVe s. av. J.-C.-IVe s. apr. J.-C.)* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XXIII) : Paris, diff. De Boccard, 2001, xxiv-192 pages.

L'*Atlas* élaboré à grand soin par L. Bricault est appelé à rendre de considérables services aux antiquisants de toute discipline, hellénistes, latinistes, historiens, spécialistes des religions et, au premier chef, des religions orientales. C'est bel et bien un atlas, constitué de 41 cartes : une carte générale, pour l'ensemble du monde gréco-romain ; 33 cartes régionales, qui font le tour du monde antique, d'Athènes à Rome ; ou, pour mieux jalonner le circuit, de l'Attique à l'Asie, puis, en revenant vers l'ouest, jusqu'à l'Espagne et la Gaule, pour s'achever en Italie. Les 7 cartes finales situent les sanctuaires isiaques du monde méditerranéen, par ensembles régionaux : Grèce, Balkans, Asie Mineure, Proche-Orient, Afrique, Europe occidentale, Italie.

Les 33 cartes régionales, les plus détaillées, sont chacune accompagnées d'un bref commentaire, d'une orientation bibliographique et d'un catalogue des lieux et objets répertoriés. Un ingénieux système de couleurs et d'icônes permet de visualiser la date (rouge : IVe-IIe s. av. J.-C. ; jaune : Ier s. av.-Ier s. apr. ; vert : IIe-IVe s. apr.) et la nature du document (sanctuaire, statue, inscription, monnaie, etc.).

L'ouvrage rassemble un matériel objectif, factuel. La part de l'interprétation y est réduite au minimum. Mais elle est, tant dans l'introduction que dans le commentaire des cartes, d'une remarquable prudence. Fr. Cumont et J. Toutain s'étaient jadis opposés sur des questions de méthode. L. Bricault fait preuve à cet égard d'un sens de la mesure qu'on ne peut qu'approuver. Il est attentif au « danger de surinterprétation » : souvenirs de voyage ? objets décoratifs ? la présence de quelques *Isiaca* isolés n'est pas nécessairement la preuve d'un culte, ni même d'une dévotion privée. Le lecteur attentif mesurera le décalage qui sépare les représentations successives de la Gaule. De la carte d'ensemble, nº I, on ne retire qu'une impression : des points verts partout. Les cartes régionales XXI-XXIII et XXVIII (Narbonnaise) sont déjà moins frappantes. La carte des sanctuaires (XL) en montre trois en Narbonnaise (Nîmes, Arles, Marseille). La Gaule « profonde », Aquitaine, Belgique, Lyonnaise, est vide. Aussi bien, que prouvent tous ces petits points verts (= de 1 à 4 documents isiaques) ?

Un index des sources pour les cartes des sanctuaires, un index général des toponymes pour les cartes régionales complètent le travail, qui sera à exploiter parallèlement au *RICIS* (*Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques*) annoncé, du même auteur. L'ouvrage ne comporte ni synthèse finale, ni conclusion. On ne s'en étonnera pas. Après tant et de si utiles « Études préliminaires », l'histoire des cultes isiaques à Rome et dans les provinces occidentales de l'empire reste à écrire. C'est ce qu'on attend maintenant de L. Bricault.

Jacqueline Champeaux.

Archéologie, histoire de l'Art.

Agnès Béranger-Badel, *Rome, ville et capitale de César à la fin des Antonins* : Paris, coll. « Crescendo », Hachette, 2001, 191 pages.

Cet ouvrage se présente sous la forme d'un manuel destiné aux étudiants qui préparent l'épreuve d'histoire du CAPES et de l'agrégation. Il aborde les principaux thèmes liés à l'histoire de Rome, comme ville et comme capitale, de César à la fin des Antonins (I^er^ siècle av. J.-C.- II^e^ siècle ap. J.-C.).

L'introduction générale intitulée « la discipline et ses méthodes » comporte un triple intérêt. D'abord, l'auteur s'attache à présenter rapidement les problèmes liés à l'histoire de Rome, ville exceptionnelle dans l'Antiquité par sa taille et par sa population : capitale d'un immense empire, elle fascine en exerçant un pouvoir d'attraction et de répulsion abondamment décrit dans la littérature latine. Les pages qui suivent ont le mérite de rappeler avec précision les objectifs à atteindre par les candidats, avec des conseils de lecture, de méthode, de présentation, inspirés des rapports de jurys des années précédentes. Enfin, les différents exercices sont passés en revue : la dissertation, le commentaire de documents et la leçon. Pour chacun, Agnès Béranger-Badel rappelle la durée de préparation, la bibliographie autorisée et le déroulement de l'épreuve. Les pièges et les exigences que comportent les différents sujets sont judicieusement soulignés.

Le livre s'organise autour de neuf chapitres qui prennent en compte tous les aspects du sujet : l'espace ; les hommes ; la gestion de la ville de Rome ; le centre du pouvoir ; le lieu du dialogue entre le pouvoir et le peuple ; les élites et la plèbe ; la vie quotidienne ; le centre économique ; la capitale intellectuelle. On voit qu'une large place est accordée aux thèmes liés à la vie sociale, politique, intellectuelle de cette capitale hors du commun. Chaque chapitre s'ouvre sur un mémento qui précise de façon très synthétique les points essentiels à retenir. Des orientations bibliographiques, parfois succinctement commentées, permettent au lecteur de compléter ses connaissances. On notera la volonté d'Agnès Béranger-Badel de privilégier les ouvrages récents et en langue française quand cela est possible. Trois ou quatre sujets sont ensuite présentés et corrigés sous la forme de plans détaillés, chacun visant à développer un thème important du chapitre. Par exemple, pour le chapitre I intitulé « Rome : l'espace », trois thèmes sont envisagés : la perception du paysage urbain à l'aide d'un commentaire d'un passage de Pline l'Ancien ; la croissance de Rome sous la forme d'une leçon intitulée « les limites de la ville de